

Démenti et Clivage du Moi¹

La question théorique que je m'étais proposée lorsque nous nous sommes constitués en cartel, cartel réunissant Claudine Boutonnet, Ursula Meyer, moi-même, Éric Castagnetti (plus-un), était celle de la *Verleugnung*. Il est fréquent qu'il n'y ait que peu de rapport entre les interrogations qui marquent les débuts d'un cartel et celles qui en quelque sorte surnagent après décantation au temps de la dissolution. Je suis un peu surpris de constater que, cette fois, j'en suis toujours à tourner autour de ce concept de *Verleugnung*. Cette question m'intéresse, me résiste, ou plutôt vaudrait-il mieux dire que je lui résiste.

Nous avons travaillé principalement à partir du Séminaire de Lacan sur la *Relation d'objet*, et des textes de Freud sur lesquels s'appuie Lacan. Lors de la séance du 30 janvier 1957², Lacan, abordant le fétichisme, souligne l'importance de deux "précieux" textes de Freud, le paragraphe sur le fétichisme des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), et l'article de 1927 intitulé "Le fétichisme" ; il indique aussi que d'autres textes reprennent la question ultérieurement, sans plus de précision ; j'ai été, et suis toujours, très intéressé par certains de ces autres textes, notamment par deux textes de 1938, l'article intitulé "Le clivage du moi dans les processus de défense", et aussi le chapitre VIII de *L'abrégé de psychanalyse*, intitulé "L'appareil psychique et le monde extérieur". Ces quatre textes de Freud seront le support de ce que je voudrais articuler le plus simplement possible aujourd'hui, concernant non pas tant le fétichisme en tant que tel, que ce qu'il permet de mettre en lumière du rapport de l'appareil psychique au monde extérieur, et de la question du *clivage*. Je procéderai en abordant ces textes par ordre chronologique, de façon à mettre en évidence l'évolution de la théorie concernant le moi. Freud y attache une importance toute particulière, puisqu'il écrit en introduction à son article de 1938 :

Pour un moment je me trouve dans cette position intéressante de ne pas savoir si ce que je veux communiquer doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme tout à fait nouveau et déconcertant. Tel est, je crois, plutôt le cas³.

¹ Intervention faite le 7 avril 2001 dans le cadre de l'enseignement du cardo sur le thème "Autour de la question de la perversion" (exposés constituant une sorte de témoignage du travail d'un cartel).

² J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, p. 151 et sq.

³ S. Freud, "Le clivage du moi dans le processus de défense", *Résultats, idées, problèmes*, II, P.U.F., 1985, p. 283.

Notons que Freud emploie le terme allemand *befremdend*, en français "déconcertant", "étrange", issu du mot *Fremde*, qui signifie en français "pays étranger", "étranger" ; nous conduit-il en pays étranger, étrange, inconnu, alors qu'il est âgé de près de 82 ans, et qu'il remet sur le métier une fois de plus la question du fétichisme ?

I

Freud introduit le fétichisme comme mode particulier d'aberration sexuelle en 1905 dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* ; le paragraphe qui lui est consacré s'intitule : "Substituts impropres de l'objet sexuel", le fétichisme. Il écrit :

Le substitut de l'objet sexuel est généralement une partie du corps peu appropriée à un but sexuel (les cheveux, les pieds) ou un objet inanimé qui touche de près l'objet aimé et, de préférence, son sexe (des parties de ses vêtements, son linge). Ces substituts peuvent, en vérité, être comparés au fétiche dans lequel le sauvage incarne son dieu.⁴

À cette époque, Freud, à la suite de Binet, rattache le choix du fétiche à l' "influence persistante d'une impression sexuelle ressentie, dans la plupart des cas, au cours de l'enfance"⁵. Cependant, dès 1910, dans une note, est déjà mis en lumière le lien du fétiche (le pied en l'occurrence) avec les théories de la sexualité infantile, et l'acceptation difficile par l'enfant de l'absence de pénis chez la femme⁶. Et dans une autre note, de 1920, Freud se démarque de la position de Binet, considérant que le fétiche peut être comparé à un "souvenir-écran"⁷, dans la mesure où il représente comme lui un compromis entre deux forces psychiques antagonistes, celle qui s'autorise de l'importance de l'expérience vécue pour vouloir s'en souvenir, et celle qui y résiste ; je vous renvoie à ce que vient de développer Claudine Boutonnet à l'instant, notamment en ce qui concerne la connection de *contiguïté*... Le fétiche, selon Freud, et dès 1920, ne renvoie pas directement à un événement sexuel de l'enfance, mais constitue une sorte un témoin de remplacement inoffensif de l'événement en question, lequel n'est pas sans lien, mais un lien inaperçu, avec l'absence du pénis de la femme, et le complexe de castration.

Plusieurs autres textes de Freud, avant 1927 et l'article sur "Le fétichisme", portent la trace, plus ou moins explicite, d'un travail sur cette question du traitement par le *démenti* de la perception insupportable de la castration ; dans le dernier de ces textes, "Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes" (1925), apparaît le terme de

⁴ S. Freud, *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité*, Idées, Gallimard, 1923, p. 38.

⁵ *Ibidem*, p. 40.

⁶ *Ibidem*, p. 172, note 21.

⁷ *Ibidem*, p. 172, note 19.

Verleugnung, rattaché alors, dans le cas où le *démenti* est maintenu jusqu'à l'âge adulte, à la psychose.

La question est véritablement développée par Freud dans son article fondamental de 1927, "Le fétichisme". D'emblée, il met l'accent sur le caractère langagier du mécanisme qui préside à la formation du fétiche ; c'est le fameux exemple du jeune homme dont le fétiche, une "brillance sur le nez (*glanz*)" était à lire en anglais, langue de l'enfance, comme "regard sur le nez (*glance*)"⁸ ; là, le mécanisme de substitution produisant le choix du fétiche se double d'un glissement d'une langue à l'autre. De quoi le fétiche est-il le substitut ? Très clairement, "du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit garçon et auquel, nous savons pourquoi, il ne veut pas renoncer"⁹. "Nous savons pourquoi", écrit Freud, voulant signifier que l'acceptation de l'absence de pénis de la femme impliquerait logiquement celle de la castration.

Mais comment conceptualiser le processus qui conduit à cette substitution du phallus au fétiche ? Freud avance le terme de *Verleugnung*, le distinguant de deux autres termes, celui de *Verdrängung* (*refoulement*), et celui, français, emprunté à Lafforgue, de *scotomisation*¹⁰. Le terme de "*scotomisation*" ne convient pas, car il impliquerait que la perception a été complètement balayée, alors que dans le cas du fétichisme, la perception demeure : l'enfant a conservé sa croyance que la femme a un pénis, et *en même temps* (c'est là le point décisif) il l'a abandonnée, la perception ayant de ce fait laissé une trace. Le terme de *scotomisation* est d'ailleurs un terme, Freud le remarque en note, dont l'origine se trouve dans la description de la démence précoce ; il n'est donc pas surprenant qu'il ne convienne pas exactement pour décrire le processus en oeuvre dans le fétichisme. En ce qui concerne le terme de *refoulement*, c'est plus complexe ; Freud écrit :

Il est donc juste de choisir un nouveau terme pour décrire ou faire ressortir un nouveau fait. Ce n'est pas le cas ici. La plus vieille pièce de notre terminologie psychanalytique, le mot *refoulement*, se rapporte déjà à ce processus pathologique. Si l'on veut séparer en lui plus nettement le destin de la représentation de celui de l'affect, et réserver l'expression *refoulement* pour l'affect, pour le destin de la représentation, il serait juste de dire en allemand *Verleugnung* (*déni*)¹¹.

On peut constater un certain embarras de Freud, qui tient à conserver le terme de *refoulement*, tout en introduisant la *Verleugnung* ; curieusement, il conserve le terme de *refoulement* pour ce qui concerne l'affect, alors qu'il a toujours affirmé que le refoulement opère sur les représentations ; et il désigne par *Verleugnung* le destin de la représentation ; il pose ainsi le problème, difficile, de la relation entre *Verleugnung* et *Verdrängung*.

La *Verleugnung* dont il s'agit, qui se traduit par *déni* ou *désaveu* ou

⁸ Sigmund Freud, "Le fétichisme", *La Vie Sexuelle*, PUF, 5^e éd., 1977, p. 133.

⁹ *Ibidem*, p. 134.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ *Ibidem*.

démenti, comporte un double mouvement : d'une part la perception de l'absence de pénis chez la femme, d'autre part le maintien de la croyance au phallus de la femme. Freud emploie les deux termes, pénis et phallus, le premier lorsque le contexte est celui de la perception, me semble-t-il, le second lorsqu'il s'agit de la croyance et non plus de la perception, c'est-à-dire dans un contexte d'élaboration psychique ; le phallus est alors le symbole du pénis absent. Le conflit ne se résout ni par l'acceptation de la réalité de l'absence de pénis de la femme, ni par le simple maintien de la croyance :

Dans le psychisme de ce sujet, la femme possède certes bien un pénis, mais ce pénis n'est plus celui qu'il était avant. Quelque chose d'autre a pris sa place, a été désigné, pour ainsi dire, comme substitut et est devenu l'héritier de l'intérêt qui lui avait été porté auparavant¹².

Cet intérêt augmenté à la mesure-même de l' "horreur de la castration", s'est ainsi créé un "monument", un "mémorial", qui, remarquons-le, n'est pas un symptôme, mais un signe, le signe du triomphe sur l'angoisse de castration. En tant qu'image-signe, le fétiche a pour caractère essentiel la fixité, il n'entre pas dans le jeu signifiant. On pourrait s'attendre à ce que les objets ou les parties du corps destinés à jouer le rôle de substitut soient des "symboles" du pénis ; Freud fait remarquer que dans le processus d'instauration du fétiche, il s'agit plutôt de quelque chose d'analogue à la "halte du souvenir dans l'amnésie traumatique... ; la dernière impression de l'inquiétant, du traumatisant en quelque sorte, sera retenue comme fétiche"¹³. C'est ainsi que sont souvent choisis par exemple les sous-vêtements féminins, dans la mesure où ils sont, dans le temps du déshabillage, le dernier rempart contre la perception de l'absence de pénis de la femme. Lors de son Séminaire du 30 janvier 1957, Lacan s'exprime ainsi :

Je me souviens avoir autrefois employé la comparaison du film qui se fige soudain, juste avant le moment où ce qui est cherché dans la mère, c'est-à-dire le phallus qu'elle a et qu'elle n'a pas, doit être vu en tant que présence-absence, et en tant qu'absence-présence. La remémoration de l'histoire s'arrête et se suspend juste avant.¹⁴

Freud ajoute : "La stupeur devant les organes génitaux réels de la femme qui ne fait défaut chez aucun fétichiste demeure aussi un *stigma indelebile*¹⁵ du *refoulement* qui a eu lieu"¹⁶. Cette stupeur, cette étrangeté laisse à penser que le choix d'un fétiche ne résout pas entièrement, loin de là, le problème posé par "l'horreur de la castration". La représentation n'est pas intégralement reprise dans la substitution du fétiche ; pour une part, elle est soumise au *refoulement* et au retour du refoulé, lorsque se présentent à la perception les organes génitaux réels de la femme. C'est bien ainsi il me semble,

¹² *Ibidem*, p. 135.

¹³ *Ibidem*, pp. 135-136.

¹⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, p. 157.

¹⁵ Marque ineffaçable, ce qui implique inscription.

¹⁶ S. Freud, "Le fétichisme", *op. cit.*, p. 135.

qu'il faut comprendre l'emploi ici par Freud du terme de *Verdrängung* ; déjà, en ce point du texte, anticipant sur sa fin, apparaît la coexistence, chez le fétichiste, de deux courants distincts, voire contradictoires, l'un reconnaissant et refoulant la castration, l'autre la déniait dans l'instauration d'un fétiche. Lacan y fait indirectement référence en parlant, dans le passage cité précédemment, du "phallus qu'elle a et qu'elle n'a pas", de la "présence-absence et de l'absence-présence".

À la fin du texte, après avoir remis en question ce qu'il avait avancé dans deux articles de 1924, concernant le statut de la réalité dans la névrose et la psychose, Freud met en évidence explicitement à partir de la clinique la coexistence dans la vie psychique de deux courants contraires, l'un acceptant la réalité, l'autre la niant ; c'est notamment ce qui se passe dans le cas du fétichisme : "Revenant à la description du fétichisme, je dois dire qu'il y a de nombreux arguments et des arguments de poids en faveur de la position de *clivage* du fétichiste, quant à la question de la castration de la femme."¹⁷

II

Freud n'a pas abandonné, bien au contraire, le point d'appui théorique élaboré en 1927 concernant la *Verleugnung* et le *clivage* ; il y revient dans les deux textes de 1938 mentionnés en introduction, et dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* de 1939. Il y a là une insistance très remarquable qui a été aperçue mais dont on ne tire peut-être pas toujours toutes les conséquences. L'article de janvier 1938 intitulé "Le clivage du moi dans les processus de défense" est un manuscrit inachevé publié en 1940. D'emblée le titre marque une différence par rapport à l'article de 1927, dans lequel on trouve l'expression d'une position de *clivage*, d'une position scindée ; ici, il s'agit précisément de *clivage du moi*, *Ichspaltung*, ce qui pourrait signifier qu'après hésitation et mûre réflexion, Freud accepte d'introduire dans cette instance la scission. Certes, au sein du moi, la scission n'est pas nouvelle : le moi est divisé entre conscient et inconscient, comme l'indique Freud dans "Le moi et le ça"¹⁸. Mais là il s'agit d'autre chose, qui concerne le moi dans sa fonction de lien à la réalité, et c'est sans doute la raison pour laquelle Freud se demande s'il ne s'agit pas de quelque chose de "tout à fait nouveau et déconcertant"¹⁹.

Il prend l'exemple d'un petit garçon entre trois et quatre ans qui, devant l'effroi de la castration, alors que la solution trouvée généralement est le renoncement total ou partiel à la satisfaction de la pulsion, trouve comme solution celle d'un substitut au pénis de la femme, "en vain cherché", écrit Freud. Il est indiqué en

¹⁷ *Ibidem*, p. 137.

¹⁸ S. Freud, *Essais de Psychanalyse*, petite bibliothèque Payot, 1982, pp. 230-239.

¹⁹ S. Freud, "Le clivage du moi dans le processus de défense", *Résultats, idées, problèmes*, II, P.U.F., 1985, p. 283.

note que le verbe *vermissen*, "remarquer, regretter l'absence de", associe à l'idée de simple absence une coloration affective de manque subjectif²⁰. Il y a donc un premier temps, de manque subjectivé, qui débouche sur la perception douloureuse de l'absence, et un deuxième temps, de création d'un fétiche.

Cet acte de notre patient nous impressionne en tant qu'il constitue une façon de se détourner de la réalité, processus que nous réserverions volontiers à la psychose. Et il n'en diffère pas beaucoup, mais malgré tout nous voulons suspendre encore notre jugement, car à une observation plus attentive, nous découvrons une différence qui n'est pas sans importance. Le petit garçon n'a pas simplement contredit sa perception, halluciné un pénis là où l'on ne pouvait en voir, il a uniquement procédé à un déplacement de valeur, transféré la signification de pénis à une autre partie du corps...²¹

Le substitut est un fétiche, représentant et par là présentifiant d'une certaine manière le pénis absent de la femme. Freud qualifie de rusée cette façon de traiter la réalité. Le traducteur signale que le terme employé est *kniffige*, qui comporte une nuance de malhonnêteté, de mauvaise foi ; venant du verbe *kniffen*, pincer, c'est un terme d'argot ; on pourrait parler par exemple de "roublardise". Grâce à elle, le petit garçon continue sa masturbation. Mais, et c'est en cela que la solution fétichiste est surprenante, et d'une certaine manière instable : "il développe, en pleine contradiction avec son insouciance ou son courage apparent, un *symptôme*²² qui témoigne qu'il reconnaît malgré tout ce danger"²³. C'est que le fétiche n'évacue pas entièrement la problématique de la castration. À la lumière de ce qui précède, le mécanisme apparaît double :

Les deux parties en litige ont reçu leur lot : la pulsion peut conserver sa satisfaction ; quant à la réalité, le respect dû lui a été payé... Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps... L'ensemble du processus ne nous apparaît si étrange que parce que nous considérons la synthèse des processus du moi comme allant de soi. Mais là, nous avons manifestement tort...²⁴

Le moi est considéré ici dans sa fonction d'unification de l'appareil psychique dans son rapport à la réalité ; le fétichisme, et plus généralement la *Verleugnung*, y font objection.

Certains commentateurs de Freud considèrent que le moi dont il est ici question est tout aussi bien le sujet, dans la mesure où le contexte n'est pas celui du narcissisme et de ses objets²⁵. D'autres pensent que Freud visait dans ce texte la division du sujet au-delà du clivage du moi, dans la mesure où il signale chez le fétichiste, à la fin du texte tel qu'il nous est parvenu, l'existence d'un

²⁰ *Ibidem*, p. 285.

²¹ *Ibidem*, pp. 285-286.

²² Souligné par moi.

²³ *Ibidem*, p. 286.

²⁴ *Ibidem*, p. 284.

²⁵ Cf. notamment H. Castanet, *La Perversion*, Anthropos, 1999, p. 51.

symptôme, expression de la castration²⁶. On pourrait peut-être parler de division du sujet, mais avec quelle signification précise ? Il me semble préférable de ne pas s'écarter de la lettre de Freud, non seulement par fidélité à cette lettre, mais aussi eu égard à la manière dont Freud considère le *Ich* dans ce texte. Le *Ich* freudien couvre un champ plus vaste que le "moi" de Lacan ; dans ce texte, il me semble qu'il s'agit clairement de cette instance de la deuxième topique que les traducteurs s'entendent à désigner comme le moi, dont une des fonctions, de médiateur pourrait-on dire, consiste, comme Freud l'écrit dans *Le moi et le ça* à "mettre en vigueur l'influence du monde extérieur sur le ça et ses desseins, et [...] à mettre le principe de réalité à la place du principe de plaisir qui règne sans limitation dans le ça"²⁷. Là, Freud met l'accent sur le rôle synthétisant du moi, déjoué par la *Verleugnung*, qui opère comme une déchirure dans le moi. La dualité dont il s'agit ici est à considérer dans sa spécificité, et je voudrais appuyer cette spécificité, car nombreux sont les exemples de dualité et de clivage dans l'appareil psychique. Cette dualité n'est pas assimilable à la division du sujet entre le "je" de l'énoncé et celui de l'énonciation. Il ne s'agit pas non plus de l'ambivalence, opposition entre tendances contradictoires, comme l'amour et la haine, l'activité et la passivité : dans une telle dualité, omniprésente dans la vie psychique, les éléments en tension d'opposition sont le plus souvent articulés dialectiquement, chaque élément faisant référence à son contraire. Dans le *clivage* tel qu'il est ici envisagé, les éléments coexistent, le moi se trouvant en quelque sorte dédoublé. Ce dédoublement, qu'on pourrait être tenté d'appeler duplicité, et de rapprocher de l'attitude rusée du petit garçon dont Freud choisit de rapporter l'histoire, n'est pas la division du sujet en tant qu'elle se situerait dans l'ordre signifiant. On pourrait d'ailleurs plutôt y voir comme une tentative d'évitement de cette division, puisqu'il s'agit d'esquiver la castration et la différence sexuelle, voire la métaphore elle-même. Si le processus de fixation d'un fétiche est d'ordre signifiant, utilise le déplacement d'une unité signifiante, c'est pour la figer en un objet, à la fois image et signe, en marge du jeu signifiant. Le processus est métonymique : le sujet, comme représenté par un signifiant pour un autre signifiant, a sa part dans le processus, mais en tant qu'il se met, ou qu'il est mis, hors-jeu.

III

Dans *L'Abrégé de psychanalyse*, chapitre VIII, "L'appareil psychique et le monde extérieur", Freud reprend la question du *clivage du moi*, en soulignant que, si le fétichisme offre une excellente occasion d'étudier le phénomène, il

²⁶ Cf. notamment P. Valas, "Freud et la Perversion", *Ornicar*, n° 45, pp.32 et 39.

²⁷ Sigmund Freud, "Le Moi et le Ça", *Essais de Psychanalyse*, 1923, petite bibliothèque Payot, 1982, p. 237.

n'est pas propre à ce type d'anomalie, mais se rencontre de façon tout à fait générale :

Nous disons donc que dans toute psychose existe un *clivage du moi* et si nous tenons tant à ce postulat, c'est qu'il se trouve confirmé dans d'autres états plus proches des névroses et finalement dans ces dernières aussi. Je m'en suis moi-même convaincu en ce qui concerne les cas de *fétichisme*...²⁸

Freud, après avoir développé la question du fétichisme, poursuit :
Revenons au fait que le moi infantile, sous l'emprise du monde réel, se débarrasse par le procédé du *refoulement* ²⁹ des exigences pulsionnelles réprouvées. Ajoutons maintenant que le moi, durant la même période de vie, se voit souvent obligé de lutter contre certaines prétentions du *monde extérieur* ressenties comme pénibles et se sert, en pareille occasion, du procédé du *déni* pour supprimer les perceptions qui lui révèlent ces exigences. De semblables *dénis* se produisent fréquemment, et pas uniquement chez les fétichistes. Partout où nous sommes en mesure de les étudier, ils apparaissent comme des demi-mesures, comme des tentatives imparfaites pour détacher le moi de la réalité. Le rejet est toujours doublé d'une acceptation ; deux attitudes opposées, indépendantes l'une de l'autre, s'instaurent, ce qui aboutit à un *clivage du moi*. Ici encore l'issue doit dépendre de celle des deux qui disposera de la plus grande intensité.³⁰

À travers ce texte, qui est en quelque sorte le testament métapsychologique de Freud, le *clivage du moi*, introduit à partir de la psychose, se trouve être promu à une place très importante, puisque présent dans toutes les structures cliniques au même titre que le mécanisme de la *Verleugnung* qui en est le maître d'oeuvre ; nous ne devons pas nous en étonner, remarque Freud, qui écrit en substance que les névroses présentent maints exemples d'attitudes psychiques contradictoires ; la difficulté réside dans la distinction entre différents types de conflit, ceux qui mettent en jeu le ça et le moi, et ceux qui concernent seulement deux parties clivées du moi. Ainsi Freud, au-delà des spécificités de chaque structure clinique, insiste sur ce qui leur est commun, à savoir le *clivage du moi*, et la *Verleugnung* ; celle-ci, comme *démenti* de la réalité, serait, en fonction de l'intensité de son opération, à la source des différentes distorsions de la réalité que présente respectivement chaque structure clinique.

Freud considère la *Verleugnung* comme un procédé destiné à permettre de lutter contre certaines exigences insupportables du monde extérieur alors que la *Verdrängung* aurait pour fonction de débarrasser les exigences pulsionnelles réprouvées ; ces deux mécanismes apparaissent dans ce texte concomitants, intervenant à des niveaux différents, sans que leur articulation soit apparente. Il me semble important d'insister sur la nécessité logique et la spécificité de cette articulation, tout en me contentant de la mentionner ; elle est liée au processus

²⁸ S. Freud, *Abrégé de Psychanalyse*, PUF, 1995, p. 78.

²⁹ Souligné par moi.

³⁰ *Ibidem*, p.80.

même de l'inscription signifiante, qui n'est pas sans reste. Dès 1920, Freud parlait du fétiche comme d'un "résidu"³¹ ; effectivement, alors que le travail de la *Verdrängung* se situe au niveau signifiant, la *Verleugnung* opère là où la découpe signifiante a échoué dans le traitement forcément incomplet du réel. S'il en est bien ainsi, le *démenti* est partout présent, mais à des degrés divers, tout en étant parfois difficile à mettre en évidence, dans la mesure de la ruse qu'il met en oeuvre pour esquiver l'insupportable de la castration.

Nous pouvons être quelque peu étonnés de cette théorie du *clivage du moi* transversale, ignorant les frontières des structures ; je fais l'hypothèse que cet étonnement est peut-être dû à un fonctionnement psychique qui serait nôtre, pas étranger à la *Verleugnung*, et qui consisterait, en face de l'insupportable du réel humain, à nous dédoubler, oscillant d'une position d'être de langage à une autre position, fétichiste si on veut, de fixation sur des images ou des schémas, remparts eux aussi à leur façon. Freud ne cesse, jusqu'à ses derniers textes, de repérer grâce à la clinique les points de fixation, et partant de faire avancer la théorie. Quant à Lacan, il n'a cessé de tirer la communauté analytique hors des chemins établis ; à la fin du dernier texte des *Écrits*, dans "La science et la vérité", il reprend très explicitement cette théorie de Freud qui n'est pas sans lien avec la question qu'il développe ; il n'emploie pas le terme de *Verleugnung*, ni celui de *clivage du moi*, mais il évoque la "division du sujet à l'endroit de la réalité"³², en des termes difficiles que je vous laisserai entendre directement :

D'un côté, extrayons le (pas-de) du (pas-de-pénis), à mettre entre parenthèses, pour le transférer au pas-de-savoir, qui est le pas-hésitation de la névrose.

De l'autre, reconnaissons l'efficace du sujet dans ce gnomon qu'il érige à lui désigner à toute heure le point de vérité.

Révéland du phallus lui-même qu'il n'est rien d'autre que ce point de manque qu'il indique dans le sujet.

Je reconnaîtrais volontiers, dans ce gnomon, le fétiche, qui n'est qu'un indicateur, un index de là où s'est arrêté le jeu signifiant, de là où se dérobe l'horreur de la vérité ; mais il arrive qu'on s'attarde sur l'instrument, plutôt que sur la direction qu'il pointe, et qu'on y trouve sa jouissance

*

* *

En conclusion, je voudrais prolonger d'un mot sur l'importance du *démenti* dans son rapport avec la civilisation ; comme l'a étudié Brigitte Lemérier³³, Freud s'est attaché à le montrer à l'œuvre dans des productions parmi les plus fondamentales de notre culture ; il l'a articulé avec grand soin dans ses écrits concernant Moïse ; les dates de leur publication semblent

³¹ S. Freud, *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité*, Idées, Gallimard, 1923, p. 172.

³² J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 877.

³³ B. Lemérier, *Les deux Moïse de Freud (1914 - 1939), Freud et Moïse : écritures du père I*, Scripta, Érès, 1997.

témoigner de sa très vive sensibilité aux événements de l'époque, à ce qu'ils révélaient d'un climat très particulier, de *démenti* généralisé. Notre temps requiert la même vigilance. Le repérage du *démenti* dans la civilisation, pas seulement au niveau de l'individu, est une des tâches fondamentales de la psychanalyse. C'est une lourde tâche, à la mesure de la banalisation effroyable des atteintes à la subjectivité, et au corps, à grande échelle, à la mesure aussi de la mise en question radicale que représente la prise en compte du *clivage* omniprésent.